

Que de fois n'a-t-on pas répété qu'avant sa régence il fut un homme bon et doux; que pendant sa régence il se montra forcené et sanguinaire? Le fait est vrai et s'explique: si, une fois dictateur, il n'eut plus rien de son indulgence passée envers ses adversaires, il resta pourtant le même, il en faut convenir, mettant le même calme insouciant à punir qu'il en mettait à pardonner. Tous ses actes politiques sont marqués au coin de cette légèreté à demi ironique. De même qu'il se complut à qualifier de pure bonne chance les talents qui lui donnaient la victoire, de même il se comporta comme si la victoire ne lui avait été d'aucun prix, comme s'il eût eu le pressentiment de la fragilité et du néant de son œuvre; comme si, simple intendant de la maison, il eût mieux aimé la réparer que la démolir et la reconstruire, et n'eût fait, après tout, qu'en badigeonner les lézardes d'un enduit quelconque, en vue de l'heure présente.

Sylla  
dans sa retraite.

Quoi qu'il en soit, ce *Don Juan* de la politique était coulé d'un seul jet. Toute sa vie témoigne du calme équilibré de ses facultés: dans les positions les plus différentes il demeure immuable. De même qu'après ses premiers et éclatants succès en Afrique, il était revenu chercher dans Rome les jouissances du citadin oisif, de même, ayant possédé le pouvoir absolu, il ira chercher le délassement et le repos dans sa *villa* de Cumes. Ce n'était point une phrase menteuse qu'il avait à la bouche, quand il se plaignait du lourd fardeau des affaires publiques: ce fardeau il le rejeta, dès qu'il le put et l'osa. Après son abdication, il resta pareil à lui-même, ne montrant ni humeur ni affectation, satisfait d'avoir enfin les mains allégées; intervenant parfois de son autorité ancienne, quand l'occasion le voulait. La chasse, la pêche, la rédaction de ses *Mémoires*, remplissaient les heures de son loisir: entre temps il réglait les affaires intérieures de la colonie voisine de Pouzzolles, où la dissension s'était mise: rapide et sûr, comme jadis, quand il gouvernait Rome. Couché déjà sur son lit

de mort, il s'occupait de la contribution à lever pour la reconstruction du temple de Jupiter Capitolin: il ne lui fut pas donné de le voir debout! Moins d'un an après son abdication de la dictature, la mort le surprit dans sa soixantième année, toujours vert de corps et d'esprit: deux jours avant il travaillait encore à ses *Mémoires*. Sa maladie fut courte; un coup de sang l'emporta (676)<sup>1</sup>. Dans la mort même, la fortune lui fut fidèle. Mourant à une telle heure, il n'eut point à se replonger dans le tourbillon et le conflit des partis, à conduire de nouveau ses vétérans à l'assaut d'une autre révolution: s'il avait plus vécu, la situation de l'Espagne et de l'Italie, au lendemain du jour où il ferma les yeux, ne lui aurait pas épargné ce devoir. Déjà dans Rome, à l'approche de ses funérailles solennelles, de nombreuses voix, muettes lui vivant, protestaient tout haut contre les honneurs qu'on allait rendre au tyran. Mais les souvenirs étaient là: les vieux soldats du Dictateur étaient trop craints! Il fut décidé que son corps serait rapporté à Rome et que ses funérailles auraient lieu. Jamais l'Italie n'avait mené semblable deuil. Partout, sur le passage du cadavre paré des ornements royaux, ses insignes bien connus et ses faisceaux en avant, ses fidèles vétérans marchant derrière, les habitants italiques se joignaient au funèbre cortège: il semblait que toute l'armée, qu'il avait si souvent et si sûrement conduite à la victoire, eût encore été convoquée une dernière fois pour cette grande revue de la mort. Enfin l'immense procession atteignit les murs

Sa mort.

78 av. J.-C.

Ses funérailles.

<sup>1</sup> Et non la *phthiriasis* [*morbis pediculosus*, maladie engendrant les poux et la vermine], comme le disent quelques récits [Plutarch. notamment: *Syll.* 37]: par la très-bonne raison que cette maladie est purement imaginaire. — [Quant aux *Mémoires*, Sylla les avait poussés jusqu'au vingt-deuxième livre quand il mourut. Nous ne les connaissons guère que par ce qu'en dit Plutarch. (*Syll.* 6, 37), qui en fit usage pour ses biographies de Sylla, Marius, Sertorius et Lucullus. Heeren a soutenu qu'ils furent écrits en grec (*de fontibus Plutarchi*, p. 151): tout porte à croire le contraire, à en juger par les citations d'A. Gell. (1, 12, XX, 6). Continué par un affranchi de Sylla, *Epicadus* (Sueton., *de illust. Grammat.*, 12), ils avaient été dédiés à Lucullus (Plutarch., *Lucull.* 1).]

de Rome : là, il y avait *justitium* : les affaires et les tribunaux chômaient et deux mille couronnes d'or attendaient l'illustre défunt, dernier gage d'honneur décerné par les légions, les villes et ses plus proches amis. Il avait, selon l'usage de la *gens Cornelia*, ordonné d'ensevelir son corps sans le brûler : mais ses amis, mieux que lui, songèrent aux jours d'autrefois et aux jours de l'avenir, et le Sénat fit livrer aux flammes du bûcher funèbre les restes de l'homme qui avait osé troubler dans le tombeau le repos des restes de Marius. Escorté par les magistrats et le Sénat tout entier, par les prêtres et prêtresses en costume, et par la troupe des jeunes enfants nobles, armés en cavaliers, le corps arriva sur le Forum : là, sur cette même place, remplie du bruit de ses actions et retentissante encore de sa redoutable parole, l'éloge funèbre fut prononcé : puis, portée sur les épaules des sénateurs, la bière se dirigea vers le Champ-de-Mars, où était dressé le bûcher. Pendant qu'il se consumait dans les flammes, les chevaliers et les soldats menèrent la course d'honneur autour du cadavre, et enfin les cendres furent déposées au même lieu, près du sépulcre des anciens rois. Les femmes romaines portèrent pendant un an le deuil<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> [Le portrait de Sylla, homme politique et législateur, tracé par la plume de M. Mommsen, semblera presque nouveau à quiconque, en France, n'est pas au courant des travaux de la science historique à l'étranger. Cette remarquable et puissante figure a toujours plus étonné qu'elle n'a été jugée : chez nous, on ne connaît guère dans Sylla que l'homme aux proscriptions, et le débauché qui abdiqua pour achever sa vie dans les plus honteux plaisirs. — Montesquieu l'a voulu peindre en une ligne : « Sylla qui confondit la tyrannie, l'anarchie et la liberté » (*Esprit des Lois*, VI, 15) : mais il y a peut-être là un brillant cliquetis de mots, plutôt qu'un jugement exact. J'aime mieux le précis qu'il écrit ailleurs : « Sylla fit des lois très-propres à ôter la cause des désordres qu'on avait vus... » (*Grandeur et décadence des Rom.*, XI). Ici, je trouve une étude incomplète, riche du moins en considérations solides et vraiment politiques. Mais le caractère de l'homme, le portrait est nécessairement laissé de côté. Notre grand publiciste, cependant, avait eu l'esprit frappé de l'effrayante grandeur de celui que M. Mommsen appelle le premier régent absolu de Rome : le *Dialogue d'Eucrate et Sylla*, si déclamatoire, si peu réel qu'il soit, atteste un travail sérieux d'imagination et de pensée. — Parmi les études faites à l'étranger, nous

citerons, outre les publications de Voekerstaet (*de L. Corn. Sulla legistatore*, Lugd. Batavor., 1816), et de Wittich (*de Reip. Rom. ea forma, qua L. Sulla totam rem Romanam commutavit*, Lipsiæ, 1834), le remarquable livre de Zachariæ (*L. Corn. Sylla, genannt der Glückliche, als Ordner des Röm. Freistaates* [L. C. Sylla, surnommé l'Heureux, organisateur de la Rép. rom.], Heidelb., 1834), et l'article Sylla, dans l'histoire de la *Gens Cornelia*, dans Drumann (*Geschichte Roms... nach Geschlechtern* [Hist. de Rome par les Gentes, durant son passage de la républ. à la monarchie], Königsberg, 1835-1844). C'est là qu'on retrouve condensés et discutés avec une érudition formidable tous les faits, tous les documents que les auteurs anciens (Plutarque et Appien principalement) et les inscriptions nous ont conservés. — Chez nos modernes, on lira avec fruit un récit bien conçu et un jugement bien résumé de M. Duruy (*Hist. Romaine*, t. II, ch. XXI, XXII) : V. surtout p. 295 : « Il y a deux choses dans la vie publique de Sylla, et celle à laquelle on songe le moins est la plus grande!... » M. Michelet n'a donné que quelques coups de pinceau rapides; il saisit le drame; il ne s'arrête pas devant l'œuvre de restauration politique et législative. — Je le dirai sans flatterie, la meilleure page qu'on ait écrite en France sur Sylla, se lit dans la *Vie de J. César*, t. I, ch. VI. Elle contient une esquisse vraie, cursive et complète : l'impérial auteur a su donner à son portrait toute l'importance qu'il mérite, et il termine par cette conclusion, qui concorde avec les conclusions de M. Mommsen. « Il laissait l'Italie domptée, mais non soumise; les grands au pouvoir, mais sans autorité morale; ses partisans enrichis, mais tremblants pour leurs richesses; les nombreuses victimes de la tyrannie terrassées, mais frémissantes sous l'oppression; enfin Rome avertie qu'elle est désormais sans défense contre l'audace d'un soldat heureux! — L'histoire des cinquante dernières années et surtout la dictature de Sylla, montrent jusqu'à l'évidence que l'Italie demandait un maître! »

De fait, est-ce que des Gracques à Auguste l'histoire de Rome est autre chose qu'une révolution perpétuelle, avec ses vicissitudes et ses horreurs? Dès cette heure, il n'y a plus de milieu : ou la dissolution, incurable, totale, de la République, et avec elle la ruine immédiate de la civilisation : ou la concentration des pouvoirs dans une seule main, et la consolidation du monde romain pour quelques siècles encore! Mais n'anticipons pas sur un jugement que les événements politiques se chargeront de porter, et de mettre à exécution!]

LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY  
AT HARVARD UNIVERSITY  
120 DIVISION STREET  
CAMBRIDGE, MASSACHUSETTS

## APPENDICE